

MADELEINE DE SCUDÉRY

**HISTOIRE DE
DEUX CAMÉLÉONS**

SUIVI DE

**DESCRIPTION ANATOMIQUE
D'UN CAMÉLÉON**

PAR CLAUDE PERRAULT

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE

PAR AUDE VOLPILHAC

AVEC LES CONTRIBUTIONS
DE ANTHONY HERREL ET THIERRY HOQUET



éditions

THIERRY MARCHAISSE

PRÉFACE

par Aude Volpilhac*

Pour Daphné, ce récit de métamorphoses

Choisir de republier un ouvrage oublié depuis plus de trois siècles, même s'il fut l'œuvre d'une figure importante de la vie littéraire du XVII^e siècle, ne serait-ce pas céder à l'appel des textes rares réduits à orner les cabinets de curiosités ? Cette publication fait au contraire le pari que ce texte, d'aussi loin qu'il nous parle, a quelque chose à nous dire sur nos propres préoccupations pour peu que nous nous rendions disponibles à ce qui s'y joue et que nous le fassions bénéficier de la lumière inattendue de gestes philosophiques contemporains.

Madeleine de Scudéry (1607-1701), il faut bien l'admettre, ne fait plus partie aujourd'hui des « classiques » connus du grand public, même si l'histoire littéraire du XVII^e siècle accorde encore une large place à son œuvre de romancière. Mais l'écho de sa Carte de Tendre, devenue le symbole désuet d'une cartographie amoureuse d'un autre temps, reste désormais fort

* Aude Volpilhac est agrégée de Lettres modernes, docteure en langue et littérature françaises, enseignante-chercheuse à l'Université catholique de Lyon, spécialiste de la littérature du XVII^e siècle.

lointain. De même, on ne lit plus les romans-fleuves qui firent sa célébrité au milieu du siècle, comme *Artamène ou le Grand Cyrus* (1649-1653, considéré comme le plus long roman de la littérature française) et *Clélie, Histoire romaine* (10 volumes publiés de 1654 à 1660), dans lesquels ses héroïnes et ses héros à nos yeux trop parfaits, empêtrés dans des aventures aux mille rebondissements pourtant dignes de l’anthropocène (crues, tempêtes, tremblements de terre, etc.), finissent toujours par se retrouver après avoir surmonté autant d’épreuves qui furent par la suite jugées conventionnelles et invraisemblables. Mais, trop injustement brocardées, la vie comme l’œuvre de cette véritable femme de lettres¹, à une époque où le savoir était principalement affaire d’hommes, méritent davantage.

Madeleine, très tôt orpheline, fut pourtant élevée par un oncle qui lui fit donner une éducation de qualité – fait assez rare pour une jeune fille du début du XVII^e siècle. Originaire du Havre, elle s’installa définitivement à Paris et fréquenta notamment l’Hôtel de Rambouillet, un des hauts lieux de la sociabilité parisienne, avant d’ouvrir son propre salon et de se consacrer à la littérature, d’abord en collaboration avec son frère Georges. Pourtant, cette femme à la laideur légendaire, qui refusa de se marier, souvent caricaturée en précieuse ridicule, joua un rôle important dans l’histoire de la poétique romanesque et dans la promotion de la conversation devenue, notamment sous son impulsion, une véritable « institution littéraire », « lieu de mémoire » de la culture française². Son œuvre littéraire comme son salon (dont la vitalité en fit un lieu privilégié de rencontres

¹ *Madeleine de Scudéry : une femme de lettres au XVII^e siècle*, Delphine Denis et Anne-Élisabeth Spica (dir.), Arras, Artois Presses Université, 2002.

² Marc Fumaroli, *Trois institutions littéraires*, Paris, Gallimard, 2014 ; Delphine Denis, *La Muse galante. Poétique de la conversation dans l’œuvre de Madeleine de Scudéry*, Paris, Honoré Champion, 1997.

et d'échanges intellectuels) contribuèrent aussi à une réflexion éthique sur les relations intersubjectives, et plus particulièrement sur les rapports entre les sexes, où la place sociale, intellectuelle et morale de la femme – et conséquemment, celle des hommes – se vit entièrement réinventée. La « galanterie » est trop souvent réduite dans notre imaginaire à un ensemble de règles sociales rigides destinées à polir les comportements des honnêtes gens dont la langue raffinée et précieuse aurait été l'ultime aboutissement. Elle contribua en réalité à refonder l'accès des femmes à la culture¹ et, dans cette perspective, revêtit un caractère « féministe » dont il faut prendre la mesure. D'une certaine manière en effet, la vie de Mademoiselle de Scudéry, son salon et son œuvre participèrent à ce que l'on nomme la « querelle des femmes » qui courait depuis la Renaissance. Au sein de cette controverse, des voix s'élevèrent pour établir de manière polémique et paradoxale, dans une société dominée par les hommes, la possibilité pour les femmes d'être des actrices légitimes du savoir. *L'Histoire de deux caméléons*, que nous republions ici, en est un exemple paradigmatique.

LES NOUVELLES CONVERSATIONS DE MORALE
ET LA THÉORIE DES « ANIMAUX-MACHINES »

Si les romans de Madeleine de Scudéry continuent de susciter l'intérêt des spécialistes, l'œuvre morale qu'elle publia à la fin de sa vie reste moins étudiée², à l'exception notable de *L'Histoire de deux caméléons*. Ce texte fait en effet partie d'un ensemble au titre fluctuant de *Conversations* à la tonalité morale, composé de

¹ Linda Timmermans, *L'Accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Honoré Champion, 2005.

² Madeleine de Scudéry, « *De l'air galant* » et autres *Conversations*, (1653-1684). Pour une étude de l'archive galante, édition établie et commentée par Delphine Denis, Paris, Honoré Champion, 1998.

10 volumes livrés en 2 tomes de pagination continue de 1680 à 1692 chez différents éditeurs parisiens¹. En 1680, Madeleine de Scudéry a plus de 70 ans et ces entretiens moraux donnent un nouveau souffle à sa carrière littéraire². Adoptant la posture de moraliste désormais à la mode, elle y aborde des sujets aussi variés que la jalousie, le mensonge, la politesse, etc., autant de thèmes qu'elle a déjà traités dans ses romans mais auxquels elle donne ici une nouvelle configuration littéraire. C'est au sein de ses *Nouvelles conversations de morale* que Madeleine de Scudéry décide de publier l'*Histoire de deux caméléons*. Dans ce que nous pourrions qualifier de témoignage naturaliste, elle consigne ses observations sur un couple de caméléons reçu en cadeau de la part du Consul d'Alexandrie³ (preuve par ailleurs de sa notoriété), tout en mettant l'accent sur la sympathie – sinon l'amitié – qu'elle finit par éprouver pour le mâle après la mort accidentelle de la femelle.

Pourquoi intégrer un texte de teneur naturaliste dans des entretiens moraux ? On peut imaginer que l'auteure, de manière pragmatique, recycle un texte déjà rédigé depuis longtemps et dont la singularité lui permettra de varier les thèmes abordés

¹ *Conversations sur divers sujets*, 2 tomes, Paris, Claude Barbin, 1680 ; *Conversations nouvelles sur divers sujets*, 2 tomes, Paris, Claude Barbin, 1684 ; *Conversations morales*, 2 tomes, Paris, Thomas Guillain, 1686 ; *Nouvelles conversations de morale*, 2 tomes, Paris, chez la Veuve de Sébastien Mabre-Cramoisy, 1688 ; *Entretiens de morale*, 2 tomes, Paris, Jean Anisson, 1692.

² Nicole Aronson parle au sujet des œuvres morales de « vraie rentrée sur la scène littéraire », *Madeleine de Scudéry ou le voyage au pays de Tendre*, Paris, Fayard, 1986, p. 297.

³ Sur les détails du voyage, voir Nicole Aronson, « “Que diable allait-il faire dans cette galère !” : Mademoiselle de Scudéry et les animaux », in *Les trois Scudéry*, Actes du colloque du Havre (1^{er}-5 octobre 1991), Alain Niderst (dir.), Paris, Klincksieck, 1993, p. 523-532 ; Nicole Aronson, *Madeleine de Scudéry ou le voyage au pays de Tendre*, *op. cit.* ; Peter Sahlins, *1668: The Year of the Animal in France*, New York, Zone Books, 2017. Offrir des animaux exotiques est une pratique diplomatique relativement fréquente chez les plus puissants et les plus riches ; *Les Animaux exotiques dans les relations internationales*, Liliane Bodson (dir.), Liège, Université de Liège, 1998.

dans ce volume pour maintenir la curiosité de ses lecteurs. Surtout, le contexte polémique de la théorie des animaux-machines, en passe de s'imposer à la fin du siècle sous l'impulsion des héritiers les plus radicaux de Descartes¹, donne une nouvelle actualité à ce texte dans lequel Madeleine de Scudéry prend discrètement position contre cette conception de l'animal. Plusieurs publications philosophiques contribuent en effet au milieu du siècle à revenir sur l'hypothèse cartésienne de l'animal-machine, que la seconde génération des cartésiens a réduite à une thèse définitive qui fait exclusivement dépendre le comportement et le mouvement des animaux de la disposition de leurs organes. Confortée par l'Église qui y adosse une lecture nettement métaphysique (dépourvu d'âme, l'animal est radicalement autre et radicalement inférieur), cette conception de l'animal prend alors une ampleur inédite et migre rapidement aussi dans les salons qui s'emparent de cette question. Mais, contrairement aux opinions reçues, il existe à la fin du siècle un contre-discours marginal, hostile à cette définition des bêtes, qui, s'il a été par la suite occulté et minorisé, n'en constitua pas moins un contrepoint important au dualisme qui s'apprête à connaître ici une postérité hégémonique dans la pensée française et occidentale. En effet, la théorie des « animaux-machines » a bien davantage suscité la controverse à l'époque qu'on ne l'imagine aujourd'hui. *L'Histoire de deux caméléons* est ainsi connue comme une pièce anti-cartésienne dans la controverse des animaux-machines, la description du comportement

¹ Sur ce point, la position de Descartes n'est pas celle de ses héritiers, plus radicale que celle du philosophe. Voir à ce sujet Catherine Larrère, « Que savons-nous des animaux ? Machines ou êtres sensibles ? », in *Les Animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Vinciane Despret et Raphaël Larrère (dir.), Paris, Hermann, 2014, p. 61-82 ; Thierry Gontier, *De l'homme à l'animal. Paradoxes sur la nature des animaux. Montaigne et Descartes*, Paris, Vrin, 1998 ; *L'Homme et l'animal. La philosophie antique*, Paris, PUF, 1999.

des caméléons prouvant que l'on ne saurait réduire les bêtes à une mécanique automatique dénuée de sentiments¹. Madeleine de Scudéry et ses proches ne pouvaient se résoudre à accepter l'hypothèse de l'insensibilité animale et le « grand partage » qu'elle va instaurer entre le sujet humain et « le reste » du vivant, bientôt réduit à un ensemble inanimé de ressources exploitables à l'envi. Le texte de Madeleine de Scudéry s'avère un cas intéressant de résistance à l'ontologie « naturaliste » théorisée par l'anthropologue Philippe Descola dans *Par-delà nature et culture*². Dans cette conception du monde, qui se serait imposée en Occident à partir du XVII^e siècle et qui se prétendra par la suite universelle et hégémonique, seuls les êtres humains posséderaient une âme et un esprit dont seraient en revanche dépourvus les animaux et les plantes.

Encore faut-il, pour percevoir les enjeux de l'opuscule de Madeleine de Scudéry, se départir au préalable d'un certain nombre de filtres susceptibles de nuire à sa compréhension. La tentation est grande en effet d'une part de voir dans *l'Histoire de deux caméléons* une manifestation d'un rapport de domination et d'asservissement de l'animal propre à l'Âge classique. De fait, le texte n'échappe pas complètement à ce reproche contemporain : ce caméléon, animal exotique domestiqué par la force, pourrait s'apparenter à un NAC avant la lettre, ces « nouveaux animaux de compagnie » aujourd'hui à la mode comme le furet³. De même, les observations de Madeleine de Scudéry ne sont pas exemptes d'une forme de négativité propre au savoir

¹ Erica Harth, *Cartesian Women. Versions and Subversions of Rational Discourse in the Old Regime*, Cornell University Press, 1992 ; « Cartesian Women », in *Feminist Interpretations of René Descartes*, Susan Bordo (dir.), Pennsylvania State University Press, Pennsylvania, 1999, p. 224-229.

² Paris, Gallimard, 2015.

³ Sur l'engouement de l'aristocratie pour les animaux de compagnie, Joan Pieragnoli, *La Cour de France et ses animaux (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, Le Nœud gordien, 2016.

de l'époque moderne où connaissance du vivant peut parfois rimer avec destruction¹. Elle violentera ainsi l'animal à plusieurs reprises pour prouver qu'il ne se nourrit que d'air² et, elle l'écrit d'ailleurs explicitement, la mort de son caméléon lui « a produit un nouveau divertissement par les ingénieuses louanges qu'on leur a données » tandis que son cadavre, naturalisé, est devenu l'un des trésors de son cabinet de curiosités qu'elle montrera encore des années plus tard à ses visiteurs³. De même, ses observations procèdent d'une situation de captivité qui ne peut qu'à peine refléter le comportement de l'animal – vraisemblablement mort de faim et de froid – dans son environnement normal. Sans nier cette dimension qui fait aussi la complexité du texte et d'une époque, il s'agit toutefois de nuancer cette analyse qui disqualifie trop vite le récit d'une relation interspécifique entre Madeleine de Scudéry et son caméléon.

LE CAMÉLÉON AU XVII^E SIÈCLE : DE L'ANIMAL EMBLÉMATIQUE À LA DISSECTION ANATOMIQUE

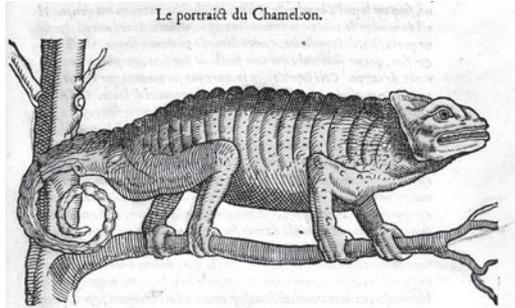
Les caméléons font partie au XVII^e siècle des *mirabilia*, ces objets animés ou inanimés qui suscitent l'émerveillement et l'admiration et dont on trouve les reliques dans les cabinets de curiosités des collectionneurs⁴. Cet animal exotique, lié à des contrées lointaines encore peu connues, fascine aussi

¹ Sur ce motif de la négativité du savoir, voir Romain Bertrand, *Le Détail du monde. L'art perdu de la description de la nature*, Paris, Seuil, 2019.

² « Depuis cela, tous les quatre ou cinq jours je venais à bout de lui faire ouvrir son museau, et tirer sa langue », p. 74.

³ Dans *A Journey to Paris in the Year 1698* (édition de Raymond Phineas Stearns, Urbana, Chicago, Londres, University of Illinois Press, 1967), l'Anglais Martin Lister racontera sa rencontre avec Madeleine de Scudéry : alors âgée de 91 ans, le corps « en ruines » mais « l'esprit encore vigoureux », elle lui montra ses caméléons naturalisés.

⁴ Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987.



Pierre Belon, *Les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables*

bien les naturalistes que les gens du monde, les premiers comme les seconds ayant très rarement l'occasion de l'observer de près. Inclassable¹, le caméléon est un animal de prédilection pour tous les curieux. Ce n'est qu'au milieu du XVI^e siècle que la connaissance de son apparence physique s'affine, et que les représentations iconographiques se précisent grâce notamment aux récits de voyage². La description minutieuse de son apparence et de son comportement proposée par Pierre Belon dans ses ouvrages, ainsi que la gravure qui les complète intitulée « portrait du Chameleon » jouent à ce titre un rôle important dans la mémoire collective. Ce portrait vient en effet amender une longue tradition naturaliste et morale alors dominante à l'époque. Depuis l'Antiquité, la langue, les yeux et les

¹ Antoine Schnapper, *Le Géant, la licorne, la tulipe. Collections et collectionneurs français dans la France du XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1988, p. 70. Le voyageur et naturaliste Pierre Belon range le caméléon parmi les « monstres marins » aux côtés du crocodile, *Les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables*, Paris, Guillaume Cavellat, 1554 (édition revue), p. 125 ; *De Aquatilibus*, Paris, Charles Stephane, 1553, livre II, p. 57.

² Paul J. Smith, « Inconstant et variable. Le caméléon entre histoire naturelle et emblématique », *Textimage*, Varia 4, printemps 2014, http://www.revue-textimage.com/09_varia_4/smith1.html.



Augustin Chesneau, *Emblèmes sacrés*

changements de couleur de la peau du caméléon passionnent ceux qui ont pu le voir de près comme de loin : les légendes qui entourent cet animal, relayées par des compilateurs qui rapportent plus ce qu'ils ont lu que ce qu'ils ont vu, ont suscité un imaginaire fantasmatique qui a parfois pris le pas sur la réalité. Le caméléon est ainsi crédité de pouvoirs prodigieux : une goutte de sa salive suffirait notamment à tuer un serpent¹. Surtout, on chercha longtemps à percer le mystère de son alimentation, et une opinion largement répandue, depuis le long chapitre que

¹ Voir Augustin Chesneau, *Emblèmes sacrés*, Paris, Florentin Lambert, 1667, emblème LXXV, p. 152.

lui consacre Pline dans l'*Histoire naturelle*, affirmait qu'il ne se nourrissait que d'air et de rosée¹. Les mouvements de sa langue étaient en effet trop rapides pour pouvoir être aisément observés à l'œil nu. Le régime alimentaire qu'on lui attribue en fait un animal légendaire placé sous le signe de l'aérien et du céleste, imaginaire encore accentué à la Renaissance où chaque animal est associé à un Élément privilégié². Cette légende tenace, qui persista en dépit des correctifs apportés par les voyageurs et les naturalistes, contribua à hisser cet animal au rang des créatures fabuleuses tandis que ses propriétés en faisaient un protagoniste privilégié des fables ou des emblèmes³. Le caméléon fut ainsi longtemps le support d'un discours moral fondé sur l'interprétation symbolique de ses caractéristiques principales. L'idée communément admise selon laquelle le caméléon adapte les couleurs de sa peau à son environnement en fit très tôt un animal exemplaire, symbole des stratégies de réussite sociale, mais l'établit aussi comme une figure de l'inconstance, voire de la fourberie. Antoine Furetière, dans l'article qu'il consacre

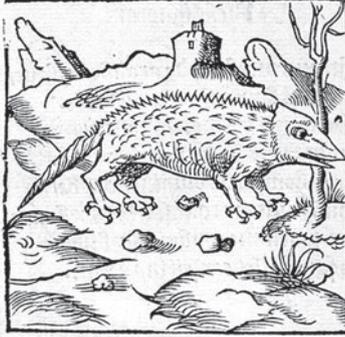
¹ *Histoire naturelle*, traduit du latin par Émile Littré, Paris, Les Belles lettres, [1848], 2016, livre VIII, chapitre 51, t. I, p. 528-529.

² Olivier Le Bihan, « Bestiaire et imaginaire de l'air, du XVI^e au XVIII^e siècle. Le caméléon et l'oiseau de paradis », in *Les Éléments et les métamorphoses de la nature. Imaginaire et symbolique des arts dans la culture européenne du XVI^e au XVIII^e siècle*, Bordeaux, William Blake and Co./Art & Arts, 2004, p. 139-152.

³ Dans son *Livre d'emblèmes* paru en latin et publié pour la première fois en 1531, Alciat consacre un emblème au caméléon, dont voici la traduction de Barthelemy Aneau publiée en 1549 : « Contre les flateurs.

Chameleon toujours baille en allant,
 L'air (dont il vit) prend, et rend anhelant.
 Change de peau et quelque que ce soit,
 (Fors rouge, et blanc), toute couleur reçoit.
 Ainsi flateurs d'air populaire vivent.
 Devorent tout : et seulement ensuyvent
 Les mœurs du Prince obscurs de vice inique,
 Fors rouge, et blanc d'innocence pudicque. »

In adultores.



Semper hiat, semper tenuem qua uestitur auram,
Reciprocat Chameleon.
Et mutat faciem, uarios sumitq; colores,
Præter rubrum uel candidum:
Sic & adulator populari uestitur aura,
Hiânsque aucta deuorat,
Et folium mores imitatur prinâpis atros,
Albi & pudiciâ nesciâs.

A. Alciat, *Livret des emblemes*, 1536

au caméléon en 1690 dans son *Dictionnaire universel*, résume cette interprétation symbolique : « On dit figurément qu'un homme est un caméléon, quand il change d'avis ou de résolution, de parti ; à cause qu'on a cru faussement jusqu'ici, que le caméléon changeait de couleur à tout moment. On dit aussi de celui qui apparemment n'a pas de quoi vivre, que c'est un caméléon, qu'il vit de vent, à cause de la vieille erreur où on était que le caméléon en vivait »¹. Dans tous les cas, le caméléon appartient surtout au bestiaire conventionnellement négatif chargé de dénoncer les vices humains. Pourtant, il ne saurait s'y réduire,

¹ *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690.

HISTOIRE DE DEUX CAMÉLÉONS

DE M. D. S.

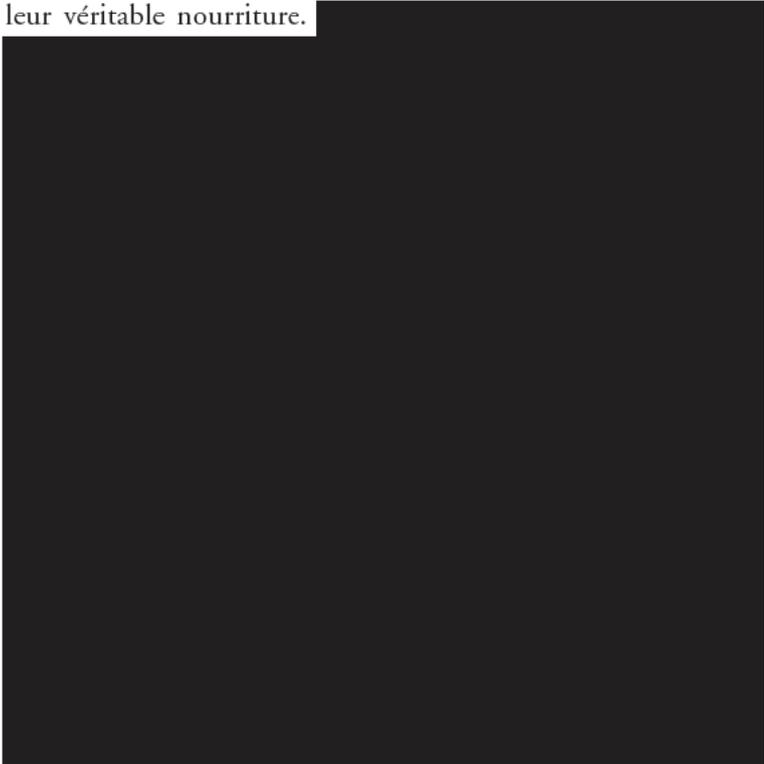


Je dirai en cet endroit que durant cinq semaines que je gardai ces deux petits animaux ensemble, je remarquai une amitié extrême entre eux, et jamais le moindre chagrin. Ils étaient toujours l'un auprès de l'autre : si l'un changeait de place, l'autre le suivait. Ils se tenaient toujours l'un l'autre avec quelqu'une de leurs petites mains. Le dernier jour de la vie de la petite Caméléone, je l'observai plus qu'auparavant. Il y avait deux jours qu'elle n'avait plus le courage de se lever pour aller au Soleil, quoiqu'elle fût toujours fort belle, et à peine ouvrait-elle les yeux : cependant elle fit un effort avant que de mourir, et se voulut lever avec plus de précipitation que quand elle se portait bien. Elle retomba par deux fois, et mourut en faisant un peu d'excrément sans odeur, comme je le dirai en un autre endroit. Le Caméléon fut si surpris et si affligé de voir mourir sa Caméléone, qu'il monta avec grande hâte et avec transport au haut du châssis, d'où il retomba jusqu'à trois fois ; si bien que craignant que cet objet le tourmentât trop, j'ôtai la petite Caméléone, et le tapis sur quoi elle était morte. J'y en mis un autre, et je flattai fort le Caméléon pour le consoler. Il fut

Scudéry cherche-t-elle ici à faire écho à l'étymologie du « caméléon » proposée par Isidore et mentionnée par Perrault au début de sa *Description*, qui fait dériver « caméléon » de « chameau-lion ».

deux ou trois jours fort triste et fort abattu ; et comme je redoublai mes soins pour lui, que je m'accoutumai à le tenir dans ma main, et à le nommer Méléon, parce que Caméléon me semblait trop long, il vint à m'aimer, à me connaître, à entendre son nom, et à distinguer ma voix : de sorte que je puis assurer que ceux qui ont dit que les Caméléons n'entendaient pas, se sont trompés, car j'ai vu clairement que celui-ci m'entendait, me connaissait, et distinguait ma voix ; et quand je lui disais, « Méléon, Méléon, venez à moi », s'il était en humeur paresseuse, et qu'il ne voulût pas venir, il tournait les yeux de mon côté d'une manière à ne me permettre pas de douter qu'il ne m'entendît ; et quand il n'était point paresseux, il venait sur ma main, il s'y couchait, et rangeait sa petite queue en coquille, ce qui est assez naturel aux Caméléons. J'ai vu plusieurs fois des personnes tendre la main afin qu'il y allât ; mais quand il le remarquait, il s'en éloignait, et se résolvait plutôt à monter le long de mon bras, que d'aller dans la main d'un autre. Je lui ai toujours trouvé la peau froide, excepté quand il était fort mince, et qu'il avait été longtemps au Soleil, car alors je lui ai quelquefois trouvé la peau un peu chaude. Mais j'ai remarqué que quand il était fort mince, il ne marchait guère ; il se tenait en repos, et se tournait le côté au Soleil. Quand il avait la gorge fort enflée, il ne bougeait aussi d'une place ; et quand il était fort gros par le corps, il montait volontiers au haut du châssis, ou au fil d'archal qui était au côté opposé : il demeurait suspendu fort longtemps comme pour dissiper sa trop grande enflure. Je ne leur ai jamais vu de battement de cœur, ni de marque de respiration, que pour mourir, car alors je vis trois ou quatre heures durant, et à l'un et à l'autre, que les petits flancs leur battaient. Le premier ouvrit son petit museau en mourant, le second ne l'ouvrit pas. Pour de la voix, cet animal n'en a aucune ; mais pour de la douceur, et du jugement, on n'en peut pas avoir davantage. Je ne lui ai jamais vu faire la moindre

action qui pût faire penser qu'il voulût faire mal : quoiqu'il ait de petits ongles fort aigus, je ne les ai jamais sentis. La langue est sans doute une merveille, mais ces Messieurs de l'Académie Royale l'ont si bien représentée, que je n'y puis rien ajouter. J'exhorte tous les curieux à lire ce qu'ils en ont écrit. Je dirai seulement que durant tout le temps que j'ai eu le Caméléon, je ne lui ai jamais vu prendre de mouches, quoique je lui en aie présenté de toutes les sortes, et qu'enfin je ne lui ai rien vu manger, et je suis persuadée que l'air et les rayons du Soleil sont leur véritable nourriture.



¹ « Substance fluide » (Furetière).

TABLE DES MATIÈRES

Préface, par Aude Volpilhac	7
HISTOIRE DE DEUX CAMÉLÉONS, par Madeleine de Scudéry	59
DESCRIPTION ANATOMIQUE D'UN CAMÉLÉON, par Claude Perrault	113
Claude Perrault ou la passion du singulier, par Thierry Hoquet	153
Postface, par Anthony Herrel	177